

X : ciseaux

Dans le livre intitulé *Pierre l'Embroussaillé*, il y a une histoire de ciseaux. Il y a aussi d'autres histoires, une histoire de soupière (Gaspard ne veut pas manger sa soupe, il maigrit, il meurt, on met une soupière sur sa tombe), une histoire d'allumettes (Pauline joue avec les allumettes, elle prend feu, brûle, ne restent d'elle qu'un tas de cendre et ses souliers), beaucoup d'autres histoires du même genre. Il y a l'histoire de *Pierre l'Embroussaillé*, qui n'est pas une histoire, car il n'arrive rien à Pierre, il est seulement *de tous la risée* car durant toute une année il ne s'est ni peigné ni coupé les cheveux, ni les ongles. C'est pourquoi on l'appelle *Pierre l'Embroussaillé*, en allemand *Struwwelpeter*, le livre est traduit de l'allemand, on prononce chtrouvelpétère. Cette non-histoire n'est pas une histoire de ciseaux. L'histoire de ciseaux est celle de Conrad, qui suce son pouce

malgré les avertissements et les remontrances. La mère de Conrad l'a clairement averti : s'il persiste à sucer, *le tailleur aux ciseaux géants* viendra lui couper le pouce, qui ne repoussera pas. Mais dès que la mère a tourné les talons, Conrad suce. Le tailleur survient, lui coupe un pouce, même les deux, sur l'image, Conrad se tord, des gouttes de sang s'écoulent de la base de ses anciens pouces. C'est sans émoi que je regarde cette image. Le sort de Conrad ne m'émeut pas, pas plus que celui de Pauline (je ne joue pas avec les allumettes, j'aurais trop peur de me brûler), de Gaspard (chez moi on ne mange pas de soupe) ou des *mauvais gars* qui se sont moqués du *négrillon* et ont été pour cette raison plongés dans un encier géant dont ils sont ressortis plus noirs que lui (comment croire à des stupidités pareilles). L'histoire de Conrad me laisse froid car je ne me suce pas le pouce, aussi je regarde sans angoisse les mains sans pouces de Conrad pisser le sang. Bien fait pour lui. C'est tout juste si je me demande où sont passés les pouces coupés, que sur l'image on ne voit nulle part. Mais, pour Conrad, je n'éprouve ni compréhension ni compassion, on l'avait prévenu. Il n'avait qu'à faire comme moi, ne pas se sucer, avec un petit effort il aurait certainement pu s'en passer.

Je ne crains pas les ciseaux géants du tailleur mais je crains les ciseaux du coiffeur et tous ses autres instruments. Le coiffeur utilise un rasoir, qu'il passe sur une large bande de cuir avant de s'en servir pour éliminer les petits cheveux des tempes, ce qui gratte désagréablement la peau. Il a aussi une pince spéciale et froide pour

extraire douloureusement les petits cheveux sur la nuque. Les autres cheveux, il les tire et les coupe avec ses ciseaux, lesquels cliquètent sans arrêt, même quand il ne coupe pas le coiffeur les fait cliqueter compulsivement, il y a plusieurs garçons coiffeurs dans le salon et tous cliquètent de façon compulsive, tous leurs ciseaux émettent en permanence le son de la lettre qui leur ressemble. Le salon de coiffure est tout en long. D'un côté, on attend en lisant des magazines, de l'autre, on se fait tirer et couper les cheveux sur de gros fauteuils de cuir noir à armatures de métal. Le cuir, le métal, son cliquetis permanent, l'air brutal des garçons coiffeurs, qui ont l'accent alsacien et n'aiment pas couper les cheveux des enfants (ils préfèrent les adultes, avec qui ils peuvent parler foot), tout contribue à faire du salon de coiffure un lieu d'effroi.

Il y a des compensations : les flacons d'eau de senteur aux flancs luisants et en forme de vase oriental dont sort un long tuyau terminé par une poire, les magazines. Quand, tout à la fin, le coiffeur empoigne le flacon et s'apprête à actionner la poire, ma mère l'arrête, pas de parfum, mais parfois elle n'a pas le temps d'arrêter le coiffeur, qui presse la poire, dans ce cas je sors du salon *en empestant comme une cocotte*. Les magazines contiennent essentiellement des cinéromans, c'est-à-dire des romans-photos constitués de photos de films, la plupart du temps des westerns. Un jour, il s'agit d'un péplum. Un souverain cruel et vraisemblablement assyrien exige sur-le-champ cinquante vierges. Qu'est-ce à dire. Une vierge est une jeune fille, dit

ma mère questionnée, l'air constipé. Pourtant, la Vierge par excellence, mariée, comme chacun sait, à saint Joseph, a vécu plus longtemps que son fils, qui avait lui-même trente-trois ans à sa mort, m'étonné-je. Ce genre de perplexités agacent ma mère. Tu comprendras quand tu seras plus grand, dit-elle, n'insistons pas, les vierges, l'Orient, le cuir, le métal, la souffrance formeront jusqu'à ce que je sois grand un nuage flou plein d'effroi et mystérieusement parfumé, voilà tout.

La mère coupe court. Les coiffeurs aussi. J'observe les hommes aux nuques rouges qui sortent de leurs mains, les cheveux taillés en brosse et l'air de savoir ce qu'est une vierge. Le salon est un monde d'hommes, ma mère, qui m'accompagne, est la seule pièce rapportée. Je regarde les nuques et les brosses, songeant que, pour accéder aux mystères de l'Orient et de l'âge adulte, il faut visiblement se faire couper sans barguigner. Je songe que je ne suis pas si pressé d'y accéder. Je crains le salon de coiffure et préfère retarder le moment de m'y rendre, mais dès que mes cheveux frôlent le haut de mes oreilles ma mère sourit et dit qu'il va falloir les raccourcir. Elle semble à cette idée éprouver une étrange joie, comme si la perspective de passer un moment dans l'odeur de cuir, de *parfum de quatre sous*, et les cliquetis métalliques du salon, parmi les coiffeurs brutaux et les hommes aux larges nuques, la séduisait. Ce n'est pas mon cas, elle s'en étonne. Il est si agréable de se sentir tout frais, dit-elle, à croire

qu'elle a déjà essayé. Tu veux finir comme chtrouvelpétère, demande-t-elle.

Bien court, dit-elle au coiffeur en arrivant, et avec la raie. Ma mère aime cette coiffure au dessin franc. Quand j'ai du mal à la tracer bien droite et que ça ne donne sur mon crâne qu'une ligne molle, qui sinue vaguement de l'occiput à la tempe gauche, elle mouille le peigne et reprend les choses de zéro. Sous ses mains, un trait net coupe mes cheveux en deux blocs inégaux, sans bavures. Quand la mèche sur mon front se fait un peu touffue, elle la dispose en onde gracieuse.

Je suis le seul parmi mes camarades de classe à avoir une onde et une raie. Tous mes camarades ont les cheveux bien courts, quand l'instituteur veut leur tirer les cheveux dans une intention pédagogique il se plaint de ne rien réussir à attraper, mais personne n'a de raie, sauf moi. La raie me marque, me met à part, avec elle, on ne peut pas me rater, je suis coché. Tout le monde, à part moi, a soit les cheveux coiffés vers l'avant jusqu'en haut du front, soit les cheveux en brosse, la brosse ne me va pas, constate ma mère, nostalgique, qui trouve que ça fait pourtant propre et militaire. Elle aimerait assez un fils à nuque rouge et rase, mais puisque ça n'est pas mon style elle se rabat sur la raie, qui, faute de mieux, fait romantique et distingué. En ce qui me concerne, j'aimerais avoir les cheveux coiffés en avant jusqu'en haut du front, comme tout le monde sauf ceux qui ont les cheveux en brosse. J'exige un jour d'être coupé de manière à pouvoir me coiffer

comme la moitié de l'humanité, ça amuse ma mère. Elle aime que j'aie du caractère, pourvu que je n'en aie pas trop. Bien court, ordonne-t-elle au coiffeur, et avec les cheveux en avant, puisqu'il y tient. Mais, sortant du salon de coiffure, elle est soudain mélancolique. Elle me regarde et soupire que je suis devenu comme tout le monde. Avec ma raie, j'étais spécial. Certes, il ne faut pas l'être trop, il ne faut pas s'imaginer qu'on est en rien exceptionnel, mais il ne faut pas davantage se fondre complètement dans la masse en perdant tout trait distinctif. Il y a un équilibre subtil à observer, c'est tout un art. On doit maintenir le juste écart entre les tendances contraires, les garder fermement unies comme les branches de ciseaux. En faisant un trait sur ma raie, je vois bien que j'ai tranché dans le vif et suis sorti de l'entre-deux, faisant de la peine à ma mère. Et c'est sans remède, je le sens, même si mes cheveux un jour repoussent, contrairement aux pouces de Conrad. Il y a des coupes qui ne pardonnent pas.

Pierre Ahnne